

et José Miguel Fernandez, assistés de David Poissonnier. Au programme s'ajoutait *Organa* pour ensemble (2001), une fort belle pièce d'un ancien étudiant de Nunes, Pedro Amaral, dans laquelle on sent aussi bien l'exigence nunienne d'aller à l'essentiel que l'influence de certains gestes bouléziens à l'intérieur d'une riche texture harmonique.

Philippe Albèra

Le processus et la contemplation

Ensemble Namascae & Ensemble contemporain de l'HEMU à la SMC
(Lausanne, 17 mars 2014)

Excellente idée que de réunir deux œuvres concertantes aussi contrastées que *Cells* (1993-1994) de Hanspeter Kyburz et *Turm-Musik* (1984) de Heinz Holliger pour l'avant dernier concert de saison de la SMC. Deux compositeurs. Deux générations. Deux esthétiques.

C'est d'une main experte que William Blank mène Namascae à travers la partition de Kyburz. L'ensemble est extrêmement à l'aise. L'objectivité formelle et linéaire est parfaitement appréhendée. Fondée sur la psychologie de l'enfant dans sa manière de s'approprier l'espace qui l'entoure, la musique trace dès les premiers sons les droites implacables d'une structure architectonique épurée. Le saxophoniste soliste Pierre-Stéphane Meugé s'accapare progressivement l'espace sonore. La pièce est segmentée en cinq périodes durant lesquelles il joue successivement les quatre saxophones (le soprano, l'alto, le baryton et le ténor). L'interprète prend lentement conscience de son individualité au sein de l'orchestre, puis conquiert l'espace par jaillissement. Il le modifie violemment puis renoue finalement avec lui pour l'habiter sereinement. Pierre-Stéphane Meugé dépasse tranquillement la virtuosité chaotique de l'œuvre pour en saisir instantanément le processus.

Pour *Turm-Musik* de Holliger, l'ensemble des étudiants de l'HEMU et le jeune soliste Paolo Vignaroli viennent rejoindre Namascae sur scène. Cette pièce concertante rassemble plusieurs parties du cycle *Scardanelli-Zyklus*. Il est établi sur les poèmes du dernier Hölderlin empreint d'une naïveté contemplative néanmoins puissante. Ici, impossible de parler de forme. C'est une musique de l'instant qui rayonne autour d'un centre immuable. Des éléments provocateurs émergent d'un lieu transitoire entre le bruit et le son.

L'exécution est réussie, toutefois les musiciens semblent avoir du mal à transcender le premier degré anecdotique de la pièce pour en révéler toute la force méditative. Le soliste, un soupçon trop académique, livre, malgré tout, quelques instants magnifiques. Mais l'œuvre est longue ; elle s'étire. Quelques octogénaires deviennent les proies funestes d'une toux mimétique. La sonnerie d'un téléphone retentit. La contemplation s'enlise dans l'impatience manifeste.

Jean-Baptiste Clamans